



HAL
open science

Harangues en langues hybrides : la rhétorique confrontée au mélange des langues

Claudine Nédelec

► **To cite this version:**

Claudine Nédelec. Harangues en langues hybrides : la rhétorique confrontée au mélange des langues. Anne-Pascale Pouey-Mounou; Paul J. Smith. Langues hybrides. Expérimentations linguistiques et littéraires (XVe-début XVIIe siècle), Droz, pp. 287-301, 2019, Travaux d'Humanisme et Renaissance. hal-03274370

HAL Id: hal-03274370

<https://univ-artois.hal.science/hal-03274370v1>

Submitted on 5 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dans le *Gargantua*, Rabelais confronte deux «modèles» de harangues, la harangue sérieuse et raisonnable de Gallet, au chapitre XXXI, en un français qu'on pourrait déjà considérer, pour sa netteté, sa clarté et sa précision, comme «classique» (au sens où il figure déjà comme norme de référence) et, au chapitre XIX, celle de Maître Janotus de Bragmardo, visant à convaincre le géant de restituer les cloches de Notre-Dame, selon une rhétorique complètement fautive de toutes les manières. En voici le commencement:

Ehen, hen, hen. *Mna dies* Monsieur, *Mna dies*. *Et vobis* messieurs. Ce ne seroyt que bon que nous rendissiez noz cloches. Car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch. Nous en avions bien aultresfoys refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors, sy avions nous de ceulx de Bourdeaulx en Brye, qui les vouloient achapter pour la substantifique qualité de la complexion elementaire, que est intronifiée en la terresterité de leur nature quidditative pour extraneizer les halotz et les turbines suz noz vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy auprès. Car si nous perdons le piot nous perdons tout et sens et loy¹.

Et la fin: «Et plus n'en dict le deposant. *Valete et plaudite. Calepinus recensui*» [p. 53]. Dans cette harangue qu'il dit avoir «matagrabilisée»², Janotus dévide bien son «Calepin» au sens de dictionnaire polyglotte³, mêlant français familier et proverbes en latin et en français, jargons scientifique et philosophique, latin et latin de cuisine, borborygmes et mots imaginaires («clochidonnaminor nobis», [p. 52]), en une «langue» que je vais qualifier d'hybride, au sens figuré que lui donne le *Trésor de la langue française*: «Qui n'appartient à aucun type, genre, style particulier; qui est bizarrement composé d'éléments divers. Synon. *hétéroclite, composite, bâtard*». On pourrait ajouter métissée (métissage essentiellement lexical), avec les connotations négatives que cela recouvre. Jeu poétique avec les mots – mais aussi mise en scène des fonctions pragmatiques de la rhétorique: heureusement que le sujet du discours de Janotus est plaisant... on se prend à réfléchir à ce qu'aurait pu provoquer un tel discours dans les circonstances graves de la guerre pichrocholine⁴.

Les textes moins connus que je vais étudier montrent comment la littérature se fait laboratoire linguistique, explorant les possibilités d'action politique et / ou d'expérimentation poétique du langage, en créant une «langue» d'art (c'est-à-dire fictive) qui transgresse en français les normes rhétoriques de l'*elocutio* déjà fort bien définies dès l'Antiquité, dans le cadre d'opérations particulières de persuasion, celles propres aux «harangues», genre de littérature à la fois constitutive et conditionnelle, pour parler comme Genette, car elles sont soit «composées sur des sujets véritables» soit «faites à plaisir», pour parler comme Charles Sorel dans *La Bibliothèque française*⁵, l'un n'empêchant pas l'autre au demeurant.

A propos de ces textes, on parle souvent, à l'époque comme aujourd'hui, de «galimatias», au sens de discours embrouillé et confus. L'étymologie de ce terme reste obscure, mais une hypothèse est couramment avancée: jusqu'au XVI^e siècle, dans les tribunaux, les plaidoiries se faisaient en latin. Un jeune avocat défendant la cause de son client nommé «Matthias», dont le coq importunait le voisinage le matin, se trompa: voulant dire «le coq de Matthias» (soit en latin «*gallus Matthiae*»), il dit à la place «*galli Matthias*» (littéralement «le Matthias du coq»), ce qui provoqua inévitablement l'hilarité générale dans le

¹ Rabelais, *Gargantua* 1994, p. 51.

² *Ibid.* Selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales: «Mot forgé par Rabelais, à partir du gr. *ματαιος* “vain, frivole” et d'un terme (**graboliser*) issu de *grabeler** “fouiller, examiner avec attention”».

³ Le *Dictionarium* d'Ambrogio Calepino (en quatre langues: hébreu, grec, latin, italien) a été publié à Paris dès 1510 (Johanne Parvo, Joanne Scabelaro et ipso Ascensio) et plusieurs fois réédité et augmenté.

⁴ A vrai dire, Gallet échoue tout de même dans sa tentative de paix... Mais il faut y ajouter «da contion que feist Gargantua es vaincus» (chap. L).

⁵ C. Sorel 2015, p. 162. La formule, comme équivalent de fiction, est peut-être empruntée au prologue du *Gargantua*.

tribunal. C'est cette bourde, restée fameuse, qui serait à l'origine de «galimatias»⁶. L'intéressant est que, même si ce n'est qu'une légende, cela lie bien rhétorique et langue hybride⁷.

Je vais suivre un parcours chronologique, qui permet d'observer les différentes valeurs que prennent les harangues en galimatias, de la fin du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e siècle.

Galimatias et politique

Dans mon premier exemple, celui de la *Satyre Menippée de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris*, c'est une véritable valeur politique qui est attribuée au galimatias, ou plutôt au burlesque. On trouve en effet, dans le «Discours de l'imprimeur» ajouté lors de la sixième édition, cette remarque: «Je le vouloy encor advertir, que beaucoup de gens disoient que la harangue du Sieur d'Aubray estoit trop longue et trop serieuse au prix des precedentes, qui sont toutes courtes et burlesques»⁸.

En mettant ces discours, évidemment fictifs, dans la bouche de personnages réels (Monsieur le Lieutenant du royaume [Mayenne], Monsieur le Légat, Monsieur le cardinal de Pelvé...), et en prétendant⁹, ce faisant, rendre compte des discours effectivement tenus lors d'une assemblée des Etats historique (celle du 10 février 1593), les auteurs du texte mettent en place à la fois un travestissement du réel et l'évidence de ce travestissement, donné pourtant comme moyen de révéler la vérité cachée des discours qui se sont réellement tenus, à la fois par leur contenu et par leur forme.

Ce qui m'intéresse ici, c'est la nature éminemment hybride de la langue parlée par les divers orateurs¹⁰. Il ne s'agit pas seulement de confronter le français aux langues «étrangères», comme le fait le Légat, qui alterne italien et latin¹¹, ou le Cardinal de Pelvé, dont le latin plein de solécismes (il se vante de savoir «presque autant [de latin] que [son] grand pere qui fut un bon gendarme et un bon fermier» [p. 43]) est en outre mêlé d'espagnol... Dans la harangue de Monsieur de Lyon, s'entrechoquent mots savants (zelateurs, métamorphose, hyperbate, Macabee¹²) et mots de l'argot des gueux (matois, saffraniers, forgueurs [p. 51]); Monsieur le Recteur Roze, qui veut «mettre avant [sa] rethorique et estaller [sa] marchandise» [p. 57], aime autant les néologismes latinisants (inquiner, propine [p. 59]) que les équivoques pornographiques (mettre le doigt au trou, chevaucher, ramonneur [p. 65]), ou les mots pittoresques (fripons, friponniers, juppins, galoches [p. 57]) et les expressions populaires, plus ou moins convenables (s'entretenir «par le cul [...] comme hannequins, ou hannetons» [p. 62]; «enfler gros comme un beuf, comme fait la mere grenouille» [p. 65-66]; «faire caca en noz paniers», être «trop de chiens à ronger un os» [p. 66]). Ce qui donne par exemple le passage suivant:

Mais maintenant par le moyen de vous autres messieurs, et la vertu de la sainte Union, et principalement par vos coups du ciel, monsieur le Lieutenant, les beurriers, et beurrieres de Vanves, les ruffiens de Mont-rouge, et de Vaugirard, les Vignerons de saint Cloud, les carreleurs de Villejuifve, et autres cantons catholiques sont devenus maistres ez arts, bacheliers, principaux, presidents et boursiers des Colleges, regents des classes, et si arguts philosophes, que mieux que Ciceron maintenant ils disputent de *inventione*, et apprennent tous les jours, *aftodidactôs*, sans autre precepteur que vous monsieur le Lieutenant, apprennent dy-je à mourir de faim *per regulas*. [p. 58]

⁶ Le TLF donne une explication proche, peut-être plus vraisemblable: «dans le jargon des étudiants, le lat. *gallus* “coq” aurait désigné les étudiants participant aux discussions réglementaires, d'où avec la termin. gr. *-mathia* “science”, **gallimathia*».

⁷ Mais on pourrait suivre aussi les références à la cuisine: farcissure, fricassée, galimafrée, macaronée, salmigondis, satyre (= *satura*, salade), tripes de latin...

⁸ *Satyre Menippée de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris* [1594], M. Martin 2007, p. 169.

⁹ Ce qui est bien sûr faux: Daniel Ménager souligne par exemple que Roze et d'Épinac, qui se discréditent ici très fortement, étaient en réalité bons orateurs et intelligents (D. Ménager 1987, p. 134-135).

¹⁰ Pour un point de vue comparable, voir N. Cazauran 1984 et M. Martin 2005.

¹¹ Sur ce point, voir D. Ménager 2012.

¹² *Satyre Ménippée* 2007, p. 50, 51, 53.

Et Mayenne avoue: «[Je] ne manqueray pas de Bulles et d'excommunications, mercé de monsieur le Legat qui en sçait tout le tu autem, pour embabouiner ceux qui y voudront croire» [p. 33].

Mais les seuls manieurs de langue ne sont pas les harangueurs, puisque ceux qui les font parler ne dédaignent pas de leur prêter quelques équivoques involontaires: la désignation de Philippe II d'Espagne comme «preux» fait double entente avec une allusion à une sorte de maladie de peau dont il était affecté [p. 47]; le discours du sieur de Rieux contient nombre d'allusions à son destin futur (il fut pendu), comme celle-ci: «Je [...] suis un jour pour monter bien haut, à reculon ou autrement» [p. 69].

Ce mélange des langues n'est pas vécu ici comme l'infinie richesse et diversité d'une nature variable en ses perfections, ni comme l'expression d'une vision encyclopédique (tout est dans tout, et tout est lié) du monde social et de la langue, mais comme le signe et le résultat d'une discordance illégitimement fabriquée, d'un désordre scandaleux et pervers. Selon un critique, «La *Satyre Ménippée* détourne [...] le carnaval de son sens et le fait tomber dans la tragédie. [...] Devenu histoire, le carnaval s'est aliéné»¹³. Ainsi, le discours de Monsieur de Lyon développe-t-il non tant la thématique du monde renversé que celle du monde culbuté: il n'a pas une nouvelle tête, c'est son cul qui s'est travesti en tête, qui se prend pour une tête – mais les bouchers, même «devenus» prévôts, restent des bouchers, et l'on reconnaît les «gens de sac et de corde», même devenus «Catholiques à double rebras», en ce qu'ils sont fort amateurs des «deifiques doublons d'Espagne»¹⁴. On notera le double calembour, et la distance scandaleusement abolie entre Dieu et le fric. Dans ce contexte, le recours à la vulgarité (essentiellement scatologique) n'est pas gratuit: il vise à souligner le scandale de ce monde où le meilleur roi possible pourrait être, selon le Recteur Roze, «Guillot Fagotin marguillier de Gentilly» [p. 66], sous le beau prétexte suivant:

Il y a tantost trois ans que ce bon marguillier et sa famille avecq ses vaches médite jour et nuict la philosophie en une sale de nostre college, en laquelle y a plus de deux cents bonnes années qu'on y a leu et traicté, et disputé publiquement la philosophie, et tout l'Aristote, et toutes sortes de bons livres moraux: Il n'est pas possible qu'ayant ce bon homme resvé, sommeillé et dormy tant de jours et de nuicts, entre ces murailles philosophiques, où tant de sçavantes leçons, et disputes ont esté faictes, et tant de belles paroles proferees, il n'en ayt demeuré quelque chose qui ayt entré et penetré dedans son cerveau, comme au poëte Hesiodé, quand il eut dormy sur le mont de Parnasse. C'est pourquoy je persiste, et entends qu'il soit Roy comme un autre. [p. 67]

Tant qu'à parler n'importe quel charabia, et à élire n'importe qui comme roi, pourquoi ne pas élire un roi des fous? L'hybridation fonctionne comme la preuve du désordre sociopolitique que ces orateurs à la fois incompetents et pervers veulent instituer en norme. «Le mélange ménippéen des différentes sources lexicales fait de la création linguistique elle-même une arme de la satire»¹⁵.

Pourtant, Anne Armand et Michel Driol, comparant les deux états du texte (version manuscrite de 1593 et version imprimée de 1594) remarquent que les transformations d'ordre littéraire vont dans le sens de l'amplification et de la fantaisie verbale, du pittoresque et de la carnavalisation¹⁶. Si bien que même la harangue «sérieuse» de d'Aubray n'échappe pas tout à fait à l'hybridité, du moins en son exorde:

Par nostre Dame, Messieurs, vous nous l'avez baillé belle! Il n'estoit jà besoin, que noz curez nous preschassent qu'il falloit nous desbourber, et desbourbonner: A ce que je voy par voz discours, les pauvres Parisiens en ont dans les bottes bien avant, et sera prou difficile de les desbourber. Il est desormais temps de nous appercevoir que le faux Catholicon d'Espagne est une drogue qui prend les gens par le nez: et ce n'est pas sans cause que les autres nations nous appellent Caillettes, puis que, comme pauvres cailles coyffees, et trop credules, les predicateurs

¹³ Boudou, Driol, Lambersy 1987, p. 115-116.

¹⁴ *Satyre Ménippée* 2007, p. 51 («Catholiques», selon certaines variantes).

¹⁵ M.-L. Demonet 1999, p. 126 (à propos de la *Briefve Declaration*, Rabelais 1994, p. 703-713).

¹⁶ Armand et Driol 1987, p. 30-32.

et Sorbonistes, par leurs cailletz enchanteurs, nous ont fait donner dans les retz des tyrans, et nous ont par apres mis en cages, renfermez dedans noz murailles pour apprendre à chanter¹⁷.

Car il y a tout de même beaucoup de plaisir à jouer avec les mots, à jouer des mots, à se jouer des mots...

La littérature facétieuse

Sans que soit totalement absente cette dimension politique au sens fort du terme, les exemples que l'on peut relever ensuite, dans la littérature facétieuse du premier tiers du XVII^e siècle, de harangues en langues hybrides¹⁸, relèvent bien davantage du «divertissement», de la satire et «de l'amphigouri considéré comme un des beaux-arts»¹⁹, selon la formule d'Alain Mercier.

Une fonction persuasive

Cela n'exclut pas tout à fait une fonction rhétorique, notamment dans les *Prologues, tant sérieux que facecieux avec plusieurs Galimatias*²⁰ de Bruscombille, destinés à ouvrir la soirée théâtrale, à la fois pour calmer le public et pour le mettre en belle humeur, en une langue à écouter plus qu'à lire (mais qui n'a rien d'une langue orale...). Mais bien sûr cette rhétorique est pervertie. Par exemple, le *Prologue sur un habit* de Bruscombille, prononcé en tant qu'«orateur» de l'Hôtel de Bourgogne, commence ainsi:

Messieurs et dames, je désirerais, souhaiterais, voudrais, demanderais et requerrais désidérativement, souhaitativement, volontativement, demandativement et réquisitativement avec mes désiratoires, souhaitatoires, volontatoires, demandatoires et réquisitatoires, que vous fussiez enluminiés, irrédifiés et éclairifiés, pour pouvoir pénétratoirement, secrétatoirement et divinatoirement *videre, prospicere, intueri et regardare* au travers d'un petit trou qui est en la fenêtre du buffet de mes conceptions, pour voir la méthode que je veux tenir aujourd'hui à vous remercier de votre bonne assistance et audience, laquelle vous continuerez, s'il vous plaît, à une petite farce gaillarde que nous vous allons représenter²¹.

Après cette *captatio benevolentiae*, l'orateur annonce une «grande, petite, courte, large, étroite et vieille nouvelle qui vous fera rire comme un microcosme de mouches»²² [p. 36], mais la «nouvelle» se réduit d'une part à la description «burlesque» (stylistiquement parlant) d'un habit «grotesque», et d'autre part, ce qui n'a guère de rapport, à une satire des commen(ta)teurs. La péroraison se veut provocante:

C'est pourquoi je vous conjure tous, par les quatre fesses qui vous ont engendrés et par la vivifique cheville qui les accouplait, de nettoyer la poudre de vos imperfections avec les époussettes de votre humanité, et donner un clystère d'excuses aux intestins de votre mécontentement. [...] Que si vous faites autrement, le mal finio de ricrac, aussi menu que poil de vache, renforcé de vif-argent, vous puisse entrer au fondement et que l'estafier [de] saint Martin se pendre à votre collet (au hasard d'être frotté et étrillé) comme une andouille à la cheminée!²³ [p. 39]

¹⁷ *Satyre Ménippée* 2007, p. 75.

¹⁸ Voir A. Mercier 2005. Dans sa bibliographie (t. II), il relève une dizaine de titres contenant le mot «harangues» (p. 834-851); mais bien sûr nombre d'autres textes, sous des noms divers, relèvent du même genre.

¹⁹ *Ibid.*, t. I, p. 133.

²⁰ *Ibid.*, t. II, p. 1170-1173.

²¹ Cité dans C. Mazouer 1992, *Farces du Grand Siècle*, p. 35.

²² L'expression «rire comme un microcosme de mouches» est empruntée à Rabelais (prologue du *Quart Livre*, Rabelais 1994, p. 531). Voir M. Huchon 2010, p. 127-128.

²³ Nombreux emprunts à Rabelais dans cette péroraison (prologue du *Tiers Livre*: «je vous supplie ou nom et reverence des quatre fesses qui vous engendrèrent: et de la vivifique cheville, qui pour lors les coupplait», Rabelais 1994, p. 352; prologue de *Pantagruel*: «le mau fin feu de ricqueracque, aussi menu que poil de vache, tout renforcé de vif argent, vous puisse entrer au fondement», *ibid.*, p. 215).

Satire des galimatiers

Ailleurs, l'opération de persuasion est essentiellement satirique, visant, en galimatias, tous ceux qui se rendent «coupables»... de galimatias, plus précisément de jargons pédantesques. Phénomène révélateur d'une crise épistémologique: en effet, Alain Mercier remarque que les profondes mutations touchant les «sciences» et les réactions qu'elles suscitent, leur statut et définition encore profondément incertains, les débats internes entre scolastiques et savants modernes, font des doctes et des pédants une des cibles privilégiées de parodies facétieuses, visant leur langage abscons et incompréhensible non seulement au vulgaire ignorant, mais aussi à l'honnête homme dont la figure, la langue et les savoirs «convenables» commencent à se dessiner.

Cette raillerie passe par la création de discours grotesques faisant feu de tout bois. Bruscombille est un des «auteurs» de ces fabrications langagières, dans les *Peripatetiques Resolutions et remonstrances sententieuses du Docteur Bruscombille* (1619), ou encore dans ses *Fantaisies*, dont voici un extrait:

Messieurs, ie ne doute point que vous n'ayez beaucoup de Nez, aussi deuez vous croire que nous auons du cul assez suffisamment pour vous entretenir de discours, principalement moy qui suis *Doctor Doctorum in utroque iuris colorum*, et *gallantissimus bacaloreus*, en l'vne et l'autre yurognerie, sçachez donc que l'autre iour fueilletant mes plus doctes liures ie trouuay entre autre le Callepin, à deux fueillets du sexe feminin où sont contenus trois chapitres de l'origine des cocus, plus vn autre intitulé l'antiquité des dances de l'Hospital, dont les trois premiers chapitres parlent de la deffaicte de cent mille poux, composé par vn Soldat d'Hostande, que ces Cauailliers vestus de gris auoient enuoyé *ad galatas*²⁴.

Parfois, se fait tout de même jour quelque dimension politique, comme dans *Le Réveil de Maistre Guillaume, aux bruits de ce temps* (1614): à l'occasion d'un appel à la paix publique, Guillaume s'en prend aux agitateurs, et notamment à ces astrologues qui ont tant d'influence à la cour:

Encore? et ne puissiez vous cesser, Hé! quel espece d'homme estes vous? me voulez vous tousiours faire languir et garder le mulot, petit enguilleminé, qui comme vne anguille ne faictes que sautiller et vireuoter, quand on la veut spolier et desrober, ie vous prie de suiure droictement le droict fil de vostre ligne droicte sans tant pantagonificantizer et biaiser vostre carriere, ie croy que vous y prenez plaisir à me faire seruir de matiere pour vous et les autres passetemptiser, ou de papier blanc pour y représenter longitudinairement et l'atitudinairement vos fantasies dianificantisees: coupez court vos dicts longs [...]. Ie ne sçay quasi, tant mon astrologiste me berce, et en dort de ces beaux mots, ie croy qu'il veut pauotiser ou mulotiser (par son petit flageol mercurialiste) mes argusistes oricules²⁵.

Causes grasses

Une autre des cibles de cette mise en accusation des jargons est la «langue du Palais», parodiée dans les «causes grasses» des facéties, et invariablement citée comme l'exemple même du charabia au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle (citons *Les Plaideurs* de Racine, 1668). Il est d'ailleurs intéressant de remarquer qu'un texte cité par Alain Mercier, *Les Grands Jours tenus a Paris, par M^r Muet, lieutenant du petit Criminel* (1622)²⁶ a peut-être donné l'idée à Charles Sorel de présenter sous cette forme parodique sa contribution aux débats engendrés par la création de l'Académie française, sous le titre du *Rôle des présentations faites aux Grands Jours de l'Eloquence française*²⁷: il y représente la langue française comme «par nature» morcelée, babélique, infiniment diverse, et renvoie à l'inanité toutes les prétentions à

²⁴ Cité par A. Mercier 2005, t. I, p. 370.

²⁵ *Ibid.*, t. I, p. 372.

²⁶ *Ibid.*, t. I, p. 174.

²⁷ Deux éditions, l'une datée de 1634, l'autre (sensiblement différente) publiée avec *La Comédie des Académistes* de Saint-Evremond (1650).

vouloir la normer selon un modèle unique d'usage social ou socio-professionnel; finalement, ce que certains condamnent comme des aberrations, des équivoques ou des déviations, ne sont peut-être que des usages nécessaires²⁸...

Mon exemple sera ici le «Proces d'entre Mathelin le Rechigneux, et Collas le Souffreteux» qui constitue une des parties du *Jargon ou langage de l'Argot reformé, comme il est à présent en usage parmi les bons pauvres*, paru vers 1629 et signé d'un certain Olivier Chéreau²⁹. Tous deux sont des mendiants, qui se disputent une certaine «Marquise Poictevine»; ils en appellent devant un Cagou (un lieutenant des gueux en argot). Après avoir entendu la plainte du «millard» (vagabond), qui reproche à la femme de l'avoir quitté en lui volant son bissac et sa bouteille, le Cagou demande à la femme de s'expliquer (de «rouscailler la verité»), ce qu'elle fait en un très étrange mélange d'argot des gueux et de patois poitevin³⁰:

Monsieur, fist elle, or l'est bien vray pourqueu, que iquou Mansea m'avet attrimée pour sa Marquise, mais il ne m'avet pas dit qui me ficheret tant de sasbre sur l'andosse. Priqueu, man cagou, il m'a tant sasbrée que j'ay esté contrainte de happer le taillis et ambier par le deriere; et comme y ou trimardois le long de quio grond trimard, qui moine de la vergne de Saint Moyxant à quio grond village de Poictée, y ou advisi iquou Narquois qui basourdissoit les gaux le long d'une picoure³¹.

Rencontre favorable: ils se mettent en ménage... Puis l'amant en titre, apparemment quelque peu plus lettré, prend sa défense:

Tres-haut, tres puissant, excellent, illustre, magnanime et vertueux Seigneur, il plaira à la grandeur de vostre Reverence et Cagoutise d'avoir pitié de cette pauvre Marquise: car, si on juge les causes par leurs effets, et l'interieur des marpaults par les actions qui mettent au dehors, il est aisé à juger de la malice de ce Mansea par le mauvais traictement qu'il a aquigé contre icelle [...]. Pourquoi, mon genereux Cagou, il vous plaira d'ordonner en sa faveur qu'elle biera avec celui qu'elle trouvera le plus chenastre, sans toutesfois deroger aux Lois Argotiques, auxquelles je trolle et trolleray tousjours l'honneur que je leur dois. [p. 119]

Suit la sentence en bonne et due forme du Cagou:

Philippot Coupe-Jaret, par l'avis des Freres et Ordonnance des Estats Generaux Cagou de la Province de Normandie, apres avoir mouchaillé le debat meu entre Mathelin le Rechigneux, Millard de sa condition, et Collas le souffreteux, Narquois de condition, d'autre part, pour le regard d'une Marquise pretenduë par sezaille, et apres avoir entervé les raisons d'une part et d'autre [...]:

Avons ordonné et ordonnons que ladite Marquise demeurera avec son Narquois, comme le trouvant le plus chenastre à son gré, pour bier, morfier, peausser, roupiller, et aquiger le toutime qui voudront ensemble, sans trouble ne empeschement. [p. 119-120]

Le Cagou ne manque pas de détailler longuement les épices...

Jeux avec les mots

On le voit, ces harangues, au-delà de toute fonction politique ou satirique, sont aussi des lieux de jouissance esthétique, comme les sont les grotesques en peinture dont le goût se répand à peu près au

²⁸ Voir C. Nédelec 2004, p. 197-211.

²⁹ Pour plus de précisions sur ces textes, voir *Les Enfants de la Truche. La vie et le langage des argotiers. Quatre textes argotiques (1596-1630)*, C. Nédelec 1998 (*Le Jargon* se trouve p. 65-128).

³⁰ L'auteur du texte est originaire de la région, donc apte à connaître un patois «authentique» (confirmation m'en a été donnée par des spécialistes); mais les premières éditions connues sont parisiennes et lyonnaises (entre 1628 et 1632), et ce patois semble avoir posé bien des problèmes de transcription aux typographes locaux...

³¹ *Le Jargon*, p. 118. Cf. les procès ludiques et les causes grasses des clercs de la basoche, mentionnés par A. Mercier 2005, I, p. 174-177.

même moment. Alain Mercier cite ainsi un éloge sinon paradoxal, du moins qui s'aventure à multiplier «pour le plaisir» ces équivoques grossières qui choqueront tant la génération lettrée suivante, celui de *La Fluste de Robin* (1619):

La fluste de Robin opere sur les hergnes ou descente des boyaux, remet les intestins en leur boîte ordinaire, oste la iaunisse des pucelles, adoucit les ornieres des montures, n'opere pas beaucoup sur ces grands chemins ou les harnois passent au large, egaye ces bidets qui vont à passades, à courbettes, à balotades, à bons et à vollees, la fluste de Robin sonde auant la profondeur de la maladie, sçait preparer les onces, les drachmes, les demyes, les scrupes, les maniples de la drogue de priappeni, au soulagement du cœur de ces foiblettes a qui la poitrine chet à faute de charité³².

Sans jeu de mots, il y a, dans ces «élucubrations stylistiques», une forme d'exhibitionnisme, de délectation et de jouissance.

Citons ce commentaire de Charles Nodier à propos de Bruscombille:

La langue *amphigourique*, ressuscitée par Vadé et fort connue des bateleurs, mais dont il y a plus d'un échantillon dans *Bruscombille* [...] est probablement le *nec plus ultra* des langues de *non-sens*. J'excepte néanmoins par respect les langues scientifiques. Cette manière d'exprimer quelque chose qui a l'apparence d'une pensée, est ce qu'en dialecte *poissard* on appelle aujourd'hui le *bagou*, mélange hardi des idées les plus disparates, des locutions les plus hybrides [*sic*], des formes de langage les moins susceptibles de s'allier entre elles, soutenues dans un discours de longue haleine avec l'énergie passionnée de la conviction et l'imperturbable volubilité d'une improvisation sérieuse. [...] Elle doit avoir pris sa source dans les *fanfreluches antidotées* qui seroient peut-être le caprice le plus délirant de l'esprit humain, si les fanfreluches antidotées n'avoient eu des commentateurs³³.

Cette langue saugrenue «n'est pas aussi éloignée qu'elle en a l'air, du *galimatias* de l'idéologie, du *pathos* de la tribune, des *battologies* oratoires du barreau, des *logogryphes* politiques de la presse» [p. 18]. Cette littérature facétieuse offre l'occasion de jouir d'une langue aussi hybride et hétéroclite que possible, «dans tous ses états», jusqu'à la limite de l'incompréhensible. Cela reste certes souvent lié à une fonction persuasive, où l'hybridité est un moyen de produire le rire et le ridicule envers ce qui paraît à l'orateur mériter d'être dénoncé, mais cela va aussi jusqu'à estomper totalement le motif politique ou satirique au profit de la performance verbale. Au-delà des circonstances et des cibles factuelles, ce jeu avec les langues et la logique a en fait une fonction de défoulement vis-à-vis de toutes les sortes de censures, littéraire, sociale, morale, linguistique...

Mais l'évolution des mœurs, celle de la langue et l'évolution politique vont réduire considérablement cette production. Il n'empêche que la question de l'hybridité dans la langue continue à se poser; cependant les lieux éditoriaux et les enjeux se sont déplacés.

Métalittérarités

En 1658, Antoine Furetière fait paraître sa *Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*³⁴. L'allégorie en question consiste à imaginer le royaume de la princesse Rhétorique attaqué par les troupes du prince Galimatias, souverain du pays de Pédanterie. Le réemploi de ce terme est parlant; Furetière explique que la capitale de Galimatias, Gymnasie, autrefois florissante, «pour avoir donné retraite chez elle à toutes sortes de Nations, et avoir voulu parler toutes sortes de langues, a souffert la désolation de BABEL, si bien qu'il ne s'y trouve plus que confusion» [p. 6]. Les troupes de Galimatias comportent en effet «des *Arabes* et des *Rabins*, qui faisoient peur aux Peuples, à

³² A. Mercier 2005, t. I, p. 201-202.

³³ Ch. Nodier 1835, p. 18.

³⁴ A. Furetière, *Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, 2004.

cause qu'on n'entendoit point leur langue», ainsi que des Grecs et des Romains, mais issus de la populace «car tout ce qu'il y avoit de noble, de propre, et de poli, s'étoit mis dans le parti de LA RHÉTORIQUE» [p. 8].

Le récit de Furetière se déroule selon le modèle épique, plutôt en l'occurrence médiéval qu'antique, croisé avec le modèle historique; Furetière utilise donc de nombreux *topoi* de ce type de récits, et notamment celui de la harangue des troupes, avant la bataille, par chacun des deux chefs d'armée, Galimatias d'une part, et Bon Sens de l'autre. Notons que Bon Sens est assisté d'un grand prévôt nommé Persuasion, et de quarante Barons chargés de tenir un compte exact des habitants du royaume dans un *Dictionnaire* dont sont impitoyablement exclus «tous les Barbares et les étrangers», car ils n'y acceptent que «ceux qui avoient droit de *Bourgeoisie* par lettres Patentes» [p. 5]. La harangue de Bon Sens est courte, claire, ferme et précise, parfaitement en accord avec les meilleures règles de la rhétorique, qu'il s'agisse de *dispositio* ou d'*elocutio*, de convenance et de mise en œuvre de l'*ethos* et du *pathos*. Sa thèse est qu'il s'agit de défendre «la Raison opprimée par la barbarie» [p. 27], et de prendre en compte le fait que si l'Empire romain a été grand, il est sur le déclin, et «qu'il y a de petites Républiques qui font teste aux plus grands Monarques» [p. 27].

Tout autre est bien sûr la harangue de Galimatias. D'abord, elle est trop longue par rapport à la situation d'urgence (presque quatre fois plus longue que celle de Bon Sens). Et surtout elle cumule, du côté de l'*elocutio*, tous les signes d'une rhétorique fleurie devenue totalement inadéquate:

- syntaxe complexe inadaptée à l'expression orale et comparaisons et métaphores «toutes pelées, pour avoir été trop tirées par les cheveux» [p. 9]:

Comme ainsi soit que le grand Aléxander Macédo, guidant ses Phalanges Grecques dans les Terres Asiatiques; soit qu'il grimpât les rochers du Caucase sourcilleux; soit qu'il foulât les plaines herbuës des rivages Euphratéens, fût costumier de les époïnçonner par des concions Militaires, afin que leurs courages aiguisez sur la meule de son Eloquence, eussent des trenchans plus affilez. Ainsi je me sens stimulé par une autorité si décisive, d'enfler les soufflets de mes poulmons, pour allumer par leur haleine la forge de vostre cœur, et rendre vostre courage tout bruslant du desir de gloire. Non que je ne sçache que votre Enthousiasme foudroyant; ait d'assez vives flammes pour consommer d'une seule étincelle les Régions Hyperborées. [p. 24-25]

- références antiques et savantes hors de propos:

Mais c'est principalement à cause d'un beau mot que dit un Scholiaste Lycophrontique dans un Traitté qu'il a fait de la *Logarchie*, qu'on gardoit dans la bibliothèque d'Heidelberg: lequel dit excellemment *logos panunikès, la parole surmonte tout*. [p. 25]

- épithètes homériques copiant les auteurs antiques et lexique fortement imprégné de latinismes, voire insertions de mots grecs et de fabrications plus ou moins absurdes:

la Grèce Mellifluë; Rome la Bellipotente [p. 25]; Hercules porte-massuës; le persan *Mastigothalasse* (Xerxès fouetteur de mer) [p. 26]

- cette érudition mal employée n'empêche pas quelques emprunts à la langue populaire:

vous abreuver d'un petit trait de ma faconde; [faire] la figue; le grand charcutis [que fit Mars] des Encélades et des Typhons; je tire un bon augure d'avoir ouï ce matin tonner de l'oreille gauche... [p. 25-26]

Furetière s'amuse d'ailleurs à truffier ce texte de notes de bas de page, pour montrer combien tout cela est devenu inaudible / illisible sans un appareil critique qui prête lui-même le flanc au ridicule de la pédanterie.

Or c'est bien pour la défense de cette rhétorique que la princesse Rhétorique et le prince Bon Sens jugent périmée que Galimatias mobilise ses troupes, en récupérant d'anciens arguments hostiles à une éloquence plus simple et plus immédiatement compréhensible:

Ne font-ils pas même vanité de leur délicatesse? Que feront des phrases estropiées avec des Vocables adoucis et la plus part féminisez, quand ils seront attaqués par des termes forts et robustes comme *Eautontimoroumenos Amphitryoniades*³⁵? *Syncathégorématiques*³⁶? Et autres Polyphèmes Endecasyllabiques³⁷? Sus donc *Equivoques* et *Allusions* dont la *Rhétorique* a voulu faire l'Ostracisme, allons vanger votre bannissement? Vous, Anthithèses et *Allégories*, qu'elle a voulu réformer et réduire au petit pied? allons vous rétablir en vos pristines libertez, privilèges et franchises? Vous *Hyperboles* et *Descriptions*, qu'elle a voulu faire mettre pied à terre, allons défendre votre équipage? Vous, *Epiphonèmes* et *Exagérations*, qui par sa tyrannie avez tant perdu de votre caquet; ne permettez plus qu'elle vous impose silence? Et vous, *Comparaisons* et *Authoritez*, ne souffrez pas qu'elle vous retienne prisonnières et que vous n'osiez sortir sans son congé de vos lieux communs? [p. 26]

Cependant, un tel discours eût-il paru ridicule un siècle plus tôt? Ce n'est pas si sûr: car ici les références savantes et les modèles rhétoriques et poétiques sont «sérieux», et l'accusation d'un «efféminement» de la rhétorique, plus ou moins liée à l'influence grandissante des femmes et à leur distance par rapport à la culture humaniste, est une accusation qui a bel et bien couru à la fin du XVI^e siècle. On pourrait comparer ce discours aux «compliments» préparés par Thomas Diafoirus pour son entrée dans la famille d'Argan dans *Le Médecin imaginaire*: étranges et périmés en 1673, ils eussent été parfaitement de mise un siècle plus tôt; son tort est de suivre l'enseignement de l'école, et non le goût social.

Cela témoigne donc clairement d'une profonde modification – et sur ce point Furetière a beau jeu de se moquer car celle-ci est déjà à peu près effective en 1658 – des goûts et des normes en matière de rhétorique: la rhétorique «asianiste», et même «fleurie», a perdu toute audience. En témoigne le traité de Nicolas Caussin, *De eloquentia sacra et humana libri XVI*, qui relève en 1643 treize défauts principaux, parmi lesquels l'usage du style bas (*humile*) et du style enflé (*tumidum*), l'affectation de mauvais goût et l'imitation ridicule (*cacozelum*), les «sens nouveaux, empruntés, affectés» et l'«excès d'ingéniosité» (*frigidum*), le style hypercorrect ou style de pédant (*scholasticum*), l'excès de figures métaphoriques (*allegoricum*) – et surtout le style *miscellaneum*:

Le style mélangé, que Caussin appelle aussi antiquaire, présente un mélange de tous les défauts déjà énumérés: c'est le style de la plupart des critiques, qui mêlent l'enflure, le puénil, les proverbes, les pointes³⁸.

Pour autant, la narration de la *Nouvelle allégorique* (et donc son argumentation sous-jacente) n'aboutit pas tout à fait à la déconfiture totale de Galimatias, ni d'ailleurs des Anciens, puisque Aristote, qui joue un rôle important dans cette histoire, engagé seulement sous la contrainte au service de Galimatias, finit par rejoindre les troupes de Bon Sens, ayant résolu «de secotier le joug barbare»³⁹, ce qui amène Galimatias à accepter «une Conférence pour y négotier une Paix générale» [p. 44]. Or, même si le traité de paix porte en premier article «qu'il y auroit désormais par tout liberté de conscience pour le langage, et que *Galimatias* auroit libre exercice et fonction de sa Charge» [p. 44], cet accord réduit et contrôle étroitement ses déplacements sur les terres de Rhétorique, les plaçant sous le signe de la méfiance et du ridicule...

Ce parcours témoigne à la fois de la permanence de l'utilisation des langues hybrides comme élément constitutif et paradoxal d'une rhétorique à fonction critique, mais aussi des variations de son usage. Soit l'hybridité est la marque d'un discours ridicule, pervers, voire monstrueux, soit elle sert de moyen

³⁵ Soit Hercule bourreau de lui-même...

³⁶ Note de Furetière (p. 26): «C'est un terme barbare, dont les Pédans se servent en Logique».

³⁷ Plaisanterie de Furetière: les «mots de onze syllabes» (son interprétation de «endecasyllabiques»; il s'agit en fait de vers de onze syllabes) sont semblables à des Polyphèmes (des géants) de la langue...

³⁸ Le Guern 1966, p. 62-63.

³⁹ A. Furetière 2004, p. 43.

plaisant, voire jouissif et même «admirable», à des discours satiriques et récréatifs. Parallèlement, la dénonciation politique propre à la *Satyre Ménippée* se dilue à l'aube du XVII^e siècle dans des harangues essentiellement plaisantes, où la fonction de divertissement l'emporte sur la fonction de persuasion; au milieu du XVII^e siècle, l'accent se déplace vers une critique interne au champ de la littérature en voie de constitution, d'autant que la rhétorique politique, désormais à peu près impossible, s'est muée en genre littéraire...

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- ARMAND et DRIOL 1987: Anne Armand et Michel Driol, «Deux états du texte: 1593 et 1594», *Etudes sur la Satyre Ménippée*, Genève, Droz, 1987, p. 14-38.
- BOUDOU, DRIOL, LAMBERSY 1987: Bénédicte Boudou, Michel Driol, L. Lambersy, «Carnaval et monde renversé», *Etudes sur la Satyre Ménippée*, Genève, Droz, 1987, p. 105-119.
- CAZAURAN 1984: Nicole Cazauran, «Polémique et comique dans trois harangues de la *Satyre Ménippée*», *CAIEF*, mai 1984, p. 111-128.
- DEMONET 1999: Marie-Luce Demonet, «Rabelais métalinguiste», *Le Tiers Livre*, éd. Franco Giaccone, dans *Etudes rabelaisiennes*, t. XXXVII, Genève, Droz, «Travaux d'Humanisme et de Renaissance, n° CCCXXVIII», 1999, p. 115-128.
- FURETIERE 2004: Antoine Furetière, *Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, éd. Mathilde Bombart et Nicolas Schapira, Toulouse, Société de Littératures Classiques, 2004.
- HUCHON 2010: Mireille Huchon, «Les rires de Rabelais», *Rire à la Renaissance*, éd. Marie Madeleine Fontaine, Genève, Droz, 2010, p. 123-139.
- LE GUERN 1966: Michel Le Guern, «Le style dans les rhétoriques de Caussin et de Vossius», *Littératures classiques*, n° 28 (1966), «Le style au XVII^e siècle», p. 61-74.
- MARTIN 2005: Martial Martin, «Le plurilinguisme et la question de l'identité culturelle française dans la *Satyre Ménippée*», *Langues et identités culturelles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles*, éd. Marie Sol Ortola et Marie Roig Miranda, Université de Nancy, 2005, p. 317-333.
- MARTIN 2007: Martial Martin (éd.), *Satyre Menippe de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris*, Paris, H. Champion, 2007.
- MAZOUER 1992: Charles Mazouer (éd.), *Farces du Grand Siècle*, Paris, Le Livre de poche classique, 1992.
- MÉNAGER 1987: Daniel Ménager, «La crise de l'éloquence», *Etudes sur la Satyre Ménippée*, Genève, Droz, 1987, p. 121-149.
- MÉNAGER 2012: «Le mélange des langues dans la *Satyre Ménippée* (1594)», *Langue de l'autre, langue de l'auteur. Affirmation d'une identité linguistique et littéraire aux XII^e et XVI^e siècles*, éd. Marie-Sophie Masse et Anne-Pascale Pouey-Mounou, Genève, Droz, «Travaux d'Humanisme et de Renaissance, n° CDXCVII», 2012, p. 125-134.
- MERCIER 2005: Alain Mercier, *Le Tombeau de la Mélancolie*, Paris, H. Champion, 2005, 2 vol.
- NÉDELEC 1998: Claudine Nédelec (éd.), *Les Enfants de la Truche. La vie et le langage des argotiers. Quatre textes argotiques (1596-1630)*, Toulouse, Société de Littératures Classiques, 1998.
- NÉDELEC 2004: Claudine Nédelec, «“Deffences de le faire sans attestation”: une représentation allégorique de la langue par Charles Sorel», *Littératures classiques*, n°50 (2004), «Les langages au XVII^e siècle», p. 197-211.
- NODIER 1835: Charles Nodier, «De quelques langues artificielles qui se sont introduites dans la langue vulgaire», *Bulletin du bibliophile*, juin 1835, n° 18, p. 17-20.
- RABELAIS 1994: *Œuvres complètes*, Mireille Huchon et François Moreau (éd.), Paris, Gallimard, «La Pléiade», 1994.

SOREL 2015 : Charles Sorel, *La Bibliothèque française* [1667], éd. critique par Filippo d'Angelo, Mathilde Bombart, Laurence Giavarini, Claudine Nédelec, Dinah Ribard, Michèle Rosellini, Alain Viala, Paris, H. Champion, 2015.